NOUVELLE-ORLÉANS, 1er NOVEMBRE 1897.

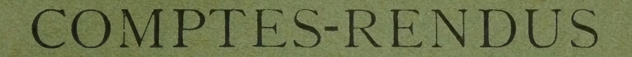
Livraison 6ème | 6e SERIE. | Tome I

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.



SOMMAIRE.

L'Ancêtre, nouvelle, (fin),
—M. Georges Beaume.

Le Baromètre, comédie.
(Traduit de l'espagnol.)
—M. Alcée Fortier.

Casilda, conte populaire.
(Traduit de l'espagnol.)
—M. Alcée Fortier.

Notes Athéniennes,
—M. Pierre de Coubertin.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1897.

Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1897.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

L'ANCÊTRE

Nouvelle.

(Suite et Fin.)

Rose, distraite, regardait avec un sentiment de volupté la nappe blanche, les ustensiles de cuisine de ces êtres cossus, dont quelques-uns avaient aux doigts et aux oreilles des boucles d'argent et d'or qui scintillaient. Elle mangea de bon appétit, se régala de ces viandes que jamais elle n'avait goûtées, du pain blanc sorti du four avant l'aube, et du vin qui était moins sucré que le sang des mûres.

Ensuite, elle raconta sa vie, auprès de l'ancêtre, sa vie de fée sauvage, dans le pays borné de la Séranne où jamais elle n'avait entendu les noms des Saints et du Maître du Ciel. Enfin, avec l'eau qu'elle avait puisé dans une source, on baigna l'enfant au front et aux lèvres. L'enfant, qui languissait depuis sa naissance, ouvrit les yeux de nouveau, dans les bras de Rose, et il tendit les mains vers le visage blond de la fée bienfaisante, comme pour le baiser et l'aimer le premier au monde. Le prêtre, tout bas, disait les prières. Les paysans étaient prosternés, sous le vaste ciel de la solitude. On vit sourire l'enfant. Ce fut un miracle.

Rose le déposa dans sa corbeille, lui gazouilla ses paroles simples, comme à l'agneau, en le caressant, en lui baisant les mains qu'il avait un peu gourdes. Les paysans, charmés, la remercièrent avec effusion ; le prêtre lui dit :

—Je veux que dimanche tu viennes à mon église. Je parlerai au pâtre. — Je veux bien, moi.

Elle aurait donné toutes les promesses, sans rien comprendre à ces choses, sinon qu'on l'aimait et qu'elle se plaisait avec les êtres de sa race.

—Laissez-moi l'embrasser, reprit-elle.

Elle étreignit l'enfant, le baisa encore, ainsi qu'une sœur, plusieurs fois au visage, puis, d'un saut de gazelle, partit, disparut parmi les pierres, vers son troupeau.

IV

L'ancêtre avait dû céder aux objurgations du prêtre et des villageois de Brissac. Rose chaque dimanche descendait à l'église. Après les offices, elle assistait aux leçons du catéchisme, que le prêtre enseigne quelquefois, dans les campagnes, à des enfants âgés, qui ont été espiègles et se sont attardés. L'ancêtre était fier des

amitiés que Rose provoquait partout, au village. Elle devenait toujours plus belle : ne lui avait-il pas acheté, d'ailleurs, une robe bleue, des souliers, une résille blanche qui protégeait la masse abondante de ses cheveux couleur de miel ? Au catéchisme, elle avait pour voisin le fils d'un fermier aisé, Roch le brun, qui l'amusait en lui contant ses vagabondages dans la vallée. Bien qu'adolescents tous deux, ils étaient ingénus d'esprit et d'âme, même Roch qui, pourtant, les années précédentes, ne s'était pas soumis aux leçons du prêtre. Elle lui contait aussi sa vie libre, hors des lois du monde, où jamais elle n'avait entendu parler de l'argent. A ce propos, Roch, une fois, osa lui dire :

— Si ton aïeul ne te parle pas de l'argent, ce n'est pas qu'il le dédaigne. Il doit craindre que tu ne le lui dérobes.

— Moi !.. Et qu'en ferais-je ?

Elle bouda un peu, ennuyée que Roch pût médire de l'aïeul et d'elle-même. Depuis qu'elle apprenait la révélation des péchés, le sentiment de la pudeur, l'appréhension de mal faire lui était venue. Elle se détourna. Mais Roch, attristé aussitôt, s'approcha tout contre elle, sur le banc, et lui saisit la main.

— Ne m'en veuille pas, murmura-t-il. Je te taquinais pour rire.

Elle leva son clair visage, aux reflets du lustre qui dorait çà et là les piliers et les murs, et se sentit émue, heureuse autant que le matin d'été où, sur la cime de la Séranne, elle avait pour la première fois rencontré des créatures humaines. Le prêtre arriva pour les interroger ; il les laissait bavarder ainsi, confiant qu'il était en leur volonté d'apprendre. Ils donnaient, pour la sagesse, l'exemple aux autres. Auprès de Rose, le vagabond de naguère éprouvait un apaisement en sa nature ardente.

Il tâchait de ressembler à la Fée du Suc, dont le pays louait la modestie. Il travaillait maintenant, la semaine, et ne rôdait plus. Si parfois il s'égarait le long d'un ruisseau ou s'interrompait à l'ouvrage, c'était pour rêver à son amie, avec le désir d'aller la surprendre là-haut, dans la montagne, dont elle lui traçait une si gracieuse image qu'il la confondait un peu avec celle du Paradis, que le prêtre célébrait, à chacune de ses leçons.

Cabrol soupçonna bientôt que sa fille lui échappait. Un soir, en remontant de l'église, il l'interrogea :

— Tu es bien d'accord avec ton camarade, dis-moi ? Qu'est-ce qu'il te raconte ?

— Je ne me rappelle plus, ma foi.

Elle riait, l'étourdie, pendant que le vieux pâtre maugréait de confusion. Il poursuivit :

— Écoute, on s'imagine toujours que je vais mourir.. Toi, te voici à l'âge des fiançailles, tu comprends. On voudrait te séparer de moi, après que tu auras fait ta communion.

— Hé ! bien, répliqua t-elle, quel malheur y aurait-il là, après tout ?

— Quelle brigande tu es !..

Le vieux pâtre s'emporta, frappa de son bâton avec une telle fureur qu'il faillit choir sur les cailloux.

— Hé ! bien, sais-tu, Rose !.. Je ne te donnerai jamais à qui que ce soit ! Tu es à moi !

Rose n'osa répondre. Elle regarda le vieux en dessous, avec un ressentiment malicieux, et se sentit aimer davantage le garçon de son âge qui habitait, dans l'opulente vallée, sur la route, une des plus hautes maisons de Brissac. Le vent soufflait avec force, au ras du coteau. Cabrol s'arrêtait souvent pour reprendre haleine. L'ascension de la Séranne lui était pénible, ce soir. C'est que la pensée de l'argent, qu'il avait enfoui dans un coin de

sa hutte et dont les inconnus voulaient s'emparer en lui volant sa fille, fatiguait son corps autant que son âme.

Il se trompait, l'ancêtre. Les parents de Roch ne convoitaient pas son trésor. Si quelque jour ils montaient à la Séranne lui demander les accordailles de Rose, ils croyaient, au contraire, lui faire honneur. Ce qui les séduisait uniquement, c'était la jeunesse robuste et souriante de la femme ; et ils voyaient qu'en songeant à elle, leur fils abandonnait les jeux et la dissipation du dehors. Pendant les mois d'hiver, Rose ne descendant plus au village à cause de la neige qui comblait les chemins, Roch languit dans sa maison.

Mais aux beaux jours, lorsque la Séranne remontra, parmi les pierres grises, son visage paré de fleurs et de feuillées, ce fut une fête pour la famille des paysans cossus dont l'enfant avait commencé de guérir à l'ombre de la Croix du Suc, et surtout pour Roch le brun, de revoir la fille de l'ancêtre, qui parut plus grande, plus femme encore. Ils reprirent ensemble les leçons du catéchisme. Et un dimanche de juin que le peuple entier de Brissac emplissait l'église, dans la clarté des lustres et des cierges, on les vit tous deux, sur les pas l'un de l'autre, s'approcher de la sainte table. L'ancêtre, tout courbé dans sa houppelande, s'était blotti contre un pilier, à l'écart du monde. Les yeux fixes, il épiait sa pastoure, qui apparaissait plus resplendissante qu'une étoile dans sa robe blanche, sous son voile couronné de roses blanches. A la fin de la messe, des gens, sur la place, le complimentèrent :

— Ah ! ce vieux Cabrol !.. Il a tout de même la plus jolie fille du pays..Mais lui, il ne mourra donc jamais !

— Je pense bien que non ! ricana-t-il.

Et s'étant redressé dans sa longue taille, il amena, jaloux, sa pastoure adorable, afin que nul ne pût l'offenser

d'un regard ou d'une parole. Elle eut une grande douleur de partir si tôt, parce que Roch penserait peut-être qu'elle avait voulu le fuir. De crainte d'être grondée, elle ne se plaignit point.

Ils descendirent désormais à l'église régulièrement. Le vieux pâtre ne quittait pas sa filleule, allait sur ses traces, têtu et farouche. Celle-ci n'apercevait Roch que de loin parmi le peuple : ils se regardaient, échangeaient des sourires avec mélancolie. Les paysans comprenaient que Rose souffrait de la jalousie étrange de l'aïeul. Pourtant, elle avait raison de se soumettre. Il ne pourrait pas toujours empêcher le destin.

Tandis qu'elle croissait définitivement en force et en beauté, ayant déjà, à la pensée de Roch, une coquetterie de demoiselle, et sachant, au miroir des ruisseaux, ordonner ses blonds cheveux sur le front et dans la résille, l'ancêtre se courbait plus bas, succombait à la décrépitude. Les nuits, il ne dormait plus de ses sommeils solides. Assis tout le jour devant sa hutte, son vieux chien à ses pieds, il contemplait la Séranne. Son plaisir suprême était d'observer à travers les arbres les bêtes que Rose conduisait en chantant, pour se distraire.

Une après-midi, il dormait à l'ombre de la hutte, lorsqu'il fut réveillé brusquement. Il eut peur. Roch et son père se dressaient devant lui, dans la solitude, vêtus de dimanche l'un et l'autre. Ils étaient venus, résolus et graves, glorieux de leur richesse de fermiers, demander au vieux pâtre son consentement pour célébrer les fiançailles de Roch et de Rose. Mais l'ancêtre se mit à rire d'un éclat, ainsi qu'un fou, puis leva son bâton, criant avec colère :

— Me prenez-vous donc pour un pauvre ?.. Hé ! je me moque de vos richesses !.. Rose est à moi, je l'ai élevée, je la garde ! Tant que je vivrai, nul ne la touchera !..

A cause de son âge vénérable, les deux paysans se continrent de lui répliquer avec le même orgueil. Ils essayèrent de l'amadouer, en lui disant leur probité, leurs habitudes de travail, en lui assurant que Rose dans leur maison serait heureuse. Cabrol ne voulut rien entendre. Sa colère augmentait à mesure que les deux hommes insistaient. Alors, ils partirent, tristement, sans courage, souhaitant presque la mort à l'ancêtre de la Séranne qui n'aimait son enfant que pour lui-même.

Le soir, quand Rose rentra, Cabrol s'en fut avec impatience la rejoindre à l'étable. Là, dans l'ombre laide, au milieu des bêtes étonnées, il l'interpella :

— Dis, tu avais concerté avec Roch tes fiançailles et je n'en savais rien !.. Voilà déjà que tu dissimules tes idées !

— Je ne sais pas mentir, dit-elle en rougissant sous l'injure.

— Allons, ne te trouble pas. Tout ça, vois-tu, nous vivions bien tranquilles, et maintenant, depuis que tu descends au village, on nous tracasse. Le diable emporte tout ce monde ?.. Est-ce que tu l'aimes, toi, la vallée de Brissac ?

— Mais.. oui.

— Ah ! mon Dieu !.. Tu n'aimes donc pas la montagne ? Tu voudrais donc me laisser seul ?

— Oh !..

— Oui. Il te tarde que je meure, pour aller te fiancer là-bas. Si tu me quittais, je mourrais. Tu ne le veux pas, je pense ?

— Non, père..

Elle baissa le front avec résignation, honteuse des soupçons du vieux pâtre, à qui pourtant elle se sacrifiait. Son cœur souffrait et lui semblait pesant : elle y porta ses mains, comme pour le soutenir.

Désormais, chaque matin, elle se rendait à la chapelle délaissée, revoir l'agneau de bois, et sous la croix ancienne, offrir au ciel le vœu que son ami eût, comme elle, la force de croire au destin. Elle dissimulait ses pensées devant l'ancêtre, gardait en elle la douleur délicieuse d'aimer. Le dimanche, à l'église, elle rencontrait Roch. C'était pour eux une joie bien précieuse, de prier ensemble, dans l'ombre que baignait la lumière des lustres pauvres, et de pouvoir se regarder un moment, à la sortie de la messe. Ils s'estimaient, se dévouaient l'un à l'autre, dans l'émotion de leur sacrifice, et ils sentaient autour d'eux l'attention bienveillante du monde.

En décembre, la neige couvrit la montagne d'une croûte épaisse. Ce fut un pays morne et sans écho. Cabrol eût souhaité que l'hiver durât éternellement. Lorsque la neige fondit sous le ciel pluvieux de mars, il ne parla point de redescendre au village. Rose, par fierté, par compassion aussi, n'osa point réclammer. Car elle s'alarmait de voir le vieux maintenant considérer toujours le sol à ses pieds et ne plus sortir de la hutte, indifférent au soleil et aux plantes, aux bêtes tant aimées, à sa fille même.

Alors, un jour, Roch monta là-haut. Dès que Rose l'aperçut dans le sentier, elle déguerpit vers la cime du Suc, en poussant un cri de frayeur. Jusqu'au soir, elle erra par les pierres, sous les bois reverdis.

Roch, qui ne comprenait plus, voulut, dans sa détresse, quitter le pays, aller loin, loin, chercher une fille plus belle. Il parcourut des plaines riches, vit des femmes parées, des filles adroites et rieuses. Aucune ne ressemblait à Rose. A mesure qu'il descendait vers la mer, vers les plaines plus douces et plus hospitalières, son âme s'apaisait, se réconfortait des désirs de son âge. Une fois, pendant l'ouvrage, il se mit à chanter, sans savoir.

A l'automne, les travaux de la campagne étant achevés, il retourna vers sa Cévenne, vers son foyer séculaire. Le matin qu'il reconnut à l'horizon, dans l'aurore étincelante, sa patrie dorée par les soleils d'octobre, cette Séranne où Rose, à son tour, se désolait sans doute de l'avoir perdu, il leva les bras, comme un enfant, avec une joie glorieuse. Et il marcha, robuste et plein d'espérance. Là-haut, dans la solitude, Rose l'attendait. Il avait foi en elle, de même qu'il croyait en Dieu. Quand la nature aurait fait son œuvre, quand la mort, comme l'hiver, aurait passé sur la hutte du pâtre, il prendrait dans son foyer la fée charmante de la Séranne, et il la garderait jalousement, lui aussi. Mais il ne pouvait pas vivre loin d'elle. Ses yeux étaient heureux déjà de regarder la montagne sacrée, où Rose se résignait pieusement à l'ordre de son maître et à la volonté du Ciel.

GEORGES BEAUME—*Revue Bleue.*

Dans la grammaire espagnole du Professeur W. I. Knapp se trouve une charmante comédie, " le Baromètre," publiée sans nom d'auteur. Je suis heureux de pouvoir offrir une traduction de ce petit ouvrage aux lecteurs de nos COMPTES RENDUS.

LE BAROMÈTRE,

Comédie en un acte.

SCÈNE I.

La Comtesse. — Mon Dieu ! mon Dieu! ceci est insupportable. Il y a trois mois et demi que je suis arrivée à cette maison de campagne, et il n'a pas cessé de pleuvoir un seul jour. Je n'ai pas la patience d'endurer un pareil temps, qui m'excède, me désespère et me tue. Voyons si le baromètre me donne quelque espérance. Rien ! Hier il

annonçait la pluie, aujourd'hui il annonce la tempête. C'est horrible ! Eh bien, je vais anéantir le complice de cette pluie éternelle. (Elle décroche le baromètre et le jette sur le plancher, où il se brise avec un grand fracas.) Maintenant il ne m'agacera plus avec ses prédictions. (Elle sort.)

SCÈNE II.

ANSELME, valet ; VICTORINE, domestique.

Vict. — Quel est ce bruit ? Jésus ! Le baromètre en mille pièces !

Ans. — Quel malheur ! Le pauvre instrument, qui a coûté quinze cents réaux à M. le Comte, a eu une fin bien misérable. Je me rappelle encore le soir que je suis allé avec mon maître chez l'opticien de la rue de la Montera, et....

Vict. — Allons, ne recommencez pas vos vieilles histoires, et ramassez ces morceaux avant que revienne Madame la Comtesse. (Elle lit un journal.)

Ans. — Vous devriez m'aider pour que je finisse plus vite. N'entendez-vous pas ? (Elle fait semblant de ne pas entendre et continue à lire sans faire attention !) Est-ce qu'il y a quelque nouvelle intéressante dans ce journal.

Vict.—Très intéressante. On a pris Vargas.

Ans.—C'est impossible, impossible.

Vict.—Impossible ? Ecoutez : " Enfin on a réussi à prendre le célèbre bandit qui depuis un an est la terreur des habitants de l'Andalousie."

Ans.—Et où a-t-on attrapé ce scélérat ?

Vict.—A Mairena.

Ans.—Ah ! et à quelle distance est-ce d'ici ?

Vict.—A une demi-lieue de cette maison. Je n'ai pas encore fini de lire. Ecoutez : " Vargas est un homme très original et nous pourrons donner quelques détails sur sa personne. Son regard est terrible, mais plein d'intelli-

gence ; sa bouche parfaite, quoique contractée par un sourire ironique ; son front est sombre et orné de magnifiques cheveux noirs. Il est implacable pour les hommes, mais si galant envers les dames qu'il ne les dépouille jamais de leurs bagues sans leur baiser poliment la main." Pourquoi non, puisqu'il est fils d'une bonne famille, dit-on.

Ans. — En effet ! et cette coutume lui est restée du temps qu'il était un monsieur.

SCÈNE III.

La Comtesse. — Mai, la pluie ; juin, la pluie ; juillet, grandes pluies, et août, tempêtes. (Elle voit les domestiques.) Que faites-vous ici ?

Ans. — Madame, nous ramassions les restes mortels du défunt baromètre. (Il sort.)

La Comtesse, (à Vict.)—Quel journal as-tu à la main ?

Vict. — C'est un journal de Séville, avec une nouvelle qui sûrement vous fera plaisir.

La Comtesse. — Quelle nouvelle ?

Vict. — Que le fameux bandit Vargas a enfin été pris.

La Comtesse.—Oh ! que je suis contente ! je t'assure que de penser à lui m'a fait passer des nuits terribles. Je le vois encore dans mes rêves.

Vict.—Et le journal ajoute que de Séville on le mènera à Madrid avec une très grosse chaîne de fer pour qu'il ne s'échappe pas.

La Comtesse —Je n'aurais pas besoin de chaîne pour qu'on me mène à Madrid.

SCÈNE IV.

La Comtesse. (Seule. Sans se lever de sa chaise, elle regarde la campagne à travers les carreaux de vitre des fenêtres.)— Rien, il ne cesse pas de pleuvoir. C'est pire que le déluge universel, qui n'a duré que quarante jours, et il y en a cent qu'il pleut sans discontinuer dans ce

pays qu'on dit être un coin du ciel. Un joli petit coin, en vérité ! Et moi qui pensais réunir ici une société de plus de vingt personnes, me voilà seule. La seule chose qui me console c'est qu'aujourd'hui arrive la famille du marquis de la Peña, qui est nombreuse et d'excellent caractère, surtout la bonne marquise, qui m'a demandé la permission de mener son neveu Charles, avec lequel elle a l'intention de me marier. Elle ne réussira pas facilement. J'ai été si heureuse avec mon premier mari que la seconde épreuve ne sera jamais comme la première. (Midi sonne.) Midi ! Le train de Séville doit être à la prochaine station. S'il n'était pas arrivé ! Je ne veux pas y penser. Passerai-je encore un mois dans cette solitude ! Impossible ! J'aimerais mieux mourir.

Scène V.

La Comtesse.—Le train de Séville est-il arrivé !

Ans.—Non, madame la Comtesse, les inondations ont détruit le chemin, et c'est par miracle que les voyageurs ont pu se sauver. On ne sait pas quand on pourra dégager la voie.

La Comtesse.—Fais atteler la voiture immédiatement.

Ans.—Mais, que voulez-vous faire, madame ?

La Comtesse.—Aller avec Victorine et toi à Séville, même s'il faut aller à la nage, et de là à Madrid.

Ans.—A Madrid, à la nage.

La Comtesse.—Oui, à Madrid ; cela t'étonne ! Allons, qu'attends-tu ? Cours.

Ans.—Mais, madame, on ne peut sortir ni à pied ni en voiture, et d'ailleurs, on profite de l'été pour réparer la maison à Madrid, et ensuite elle sera entre les mains des peintres et des tapissiers. De sorte que d'ici à un mois au moins..

La Comtesse.—Tu as raison, va-t'en, je ne veux voir personne. (Le valet sort.)

SCÈNE VI.

La Comtesse. (Seule.)—Cela veut dire que je suis obligée de rester ici prisonnière. On dit que les prisonniers se résignent ; je me résignerai. Je vais lire. (Elle prend un livre et lit.) "Le Lac." Jésus ! Tout ce qui est eau m'agace. (Elle jette le livre de côté et se lève.) A quoi m'occuperai-je, bon Dieu ? Je vais dessiner. Oui, le dessin est une grande distraction, et amuse en même temps. Je copierai l'église de ce village voisin, et le clocher gothique que l'on voit aussi d'ici. (Elle prend un album, et se place à la fenêtre pour dessiner ; mais au même moment il se met à pleuvoir à torrents.) Une autre averse ! On ne voit plus ni le clocher, ni l'église, ni les maisons, ni l'horizon, ni rien. Tout a disparu sous cette cataracte. Quel horrible spectacle ! On ne voit pas un être vivant dans le chemin. Mais, chut ! il me semble que voici un voyageur. Oui, il n'y a pas de doute. Il est allé se réfugier sous un arbre. Pourquoi ne se réfugierait-il pas dans ma maison ? S'il savait combien je m'ennuie d'être seule. Oh ! quelle idée ! Peut-être vient-il de Madrid. Il doit avoir des nouvelles, et de fraîches ; c'est indubitable. (Elle tire le cordon de la sonnette.)

SCÈNE VII.

La Comtesse. (Au domestique.) — Tu vois un voyageur sous ce grand arbre ?

Ans.—Oui, madame.

La Comtesse.—Cours lui dire de venir.

Ans.—Madame la Cômtesse le connaît sans doute.

La Comtesse.—Cours, te dis-je. (Il sort.) Ah ! c'est imprudent, c'est téméraire ce que je viens de faire, mais l'important est de vivre, et je ne puis vivre de cette manière. Cependant, ouvrir les portes de ma maison à un homme que je ne connais pas, c'est plus qu'une excentricité, c'est une vraie folie—c'est. . . . Victorine ! Victorine !

SCÈNE VIII.

La Comtesse (à la servante.)—Appelle Anselme immédiatement, dis-lui de revenir sur-le-champ.

Vict.—C'est impossible, madame, il est déjà très loin.

La Comtesse.—N'importe, va le chercher.

Vict.—Mais, madame, comment puis-je le faire? Voyez, il revient déjà.

La Comtesse.—Seul peut-être? Que vois-je! Il vient avec le monsieur. Qu'ai-je fait? Ah! Je me repens. Je les entends monter.

Vict.—Qui cela peut-il être? Madame n'est satisfaite de rien. La tempête continue; je m'en vais avant que le tonnerre commence à gronder.

SCÈNE IX.

La Comtesse.—Monsieur, excusez-moi de vous avoir fait entrer presque de force, mais, mais....(Que dirai-je à ce monsieur?) Mais hier il y a eu un orage terrible; le vent soufflait avec furie, et comme toutes les vitres de la maison ont été brisées et que le temps est si mauvais, il faut absolument remettre les vitres.

L'Inconnu.—De sorte que vous m'avez pris pour un vitrier. (Mais l'incident me plaît.)

La Comtesse.—Oui, pour un vitrier. (Je ne sais ce que je dis.) Vous comprendrez qu'à une certaine distance.... j'ai cru que.... maintenant je vois que je me suis trompée.

L'Inconnu.—En effet, un peu, madame, car je suis soldat.

La Comtesse. Ah! ainsi donc......

L'Inconnu.—Je regrette de tout mon cœur de ne pas être vitrier en ce moment-ci.

La Comtesse.—En vérité, monsieur, je suis confuse et honteuse de mon erreur. Je voudrais vous faire des excuses complètes, et je ne sais....

L'Inconnu.—Vous ne me devez aucune excuse, madame. Je vous supplie seulement d'avoir la bonté de me prêter un parapluie pour aller à la gare, et en ce cas c'est moi qui vous devrais un million de remerciements.

La Comtesse.—(Il vient d'entrer et il veut s'en aller.) Comment, n'attendrez-vous pas que l'orage se dissipe ? Il est impossible de passer par ces chemins boueux.

L'Inconnu.—Quand on a passé quatre mois en Afrique, marcher une demi-heure sur la terre un peu humide de l'Andalousie c'est peu de chose. Par conséquent, si vous vouliez avoir la bonté de me prêter un parapluie.

La Comtesse.—Ah ! ainsi vous avez été en Afrique ? Brillante campagne.

L'Inconnu.—Un peu pénible.

La Comtesse.—Vous serviez dans l'infanterie ? C'est une arme qui me plaît beaucoup.

L'Inconnu.—Non, madame.

La Comtesse.—Alors vous étiez dans la cavalerie. Celle-ci me plaît encore plus.

L'Inconnu.—J'ai servi dans le génie.

La Comtesse.—Dans le génie ! Les ingénieurs me plaisent infiniment.

L'Inconnu.—Madame, ayez la bonté d'ordonner qu'on me porte un parapluie.

La Comtesse.—(Il revient au parapluie.) De sorte que vous avez eu la gloire de prendre part à la fameuse bataille dont on a tant parlé.

L'Inconnu.—La bataille du 4 février ou celle de Vad-Ras ?

La Comtesse.—C'est cela, celle de Vad-Ras.

L'Inconnu.—Oui, madame, j'ai eu cet honneur. Même si le parapluie est en mauvais état cela ne fait rien.

La Comtesse. (Appelant le domestique.)—Anselme !

Anselme! (Celui-ci paraît.) Puisque ce monsieur veut absolument se mettre en route, va chercher un parapluie et porte-le à l'instant. (Qu'il n'y ait pas un seul parapluie dans la maison, tu entends?) (Le domestique sort.) Mais asseyez-vous, Monsieur.

L'Inconnu.—Madame, j'ai hâte de partir, et je vous remercie de votre invitation. Quelques amis m'attendent à la gare, et d'ailleurs ce serait indiscret de prolonger ma présence dans cette maison, puisqu'il ne m'est pas possible de réparer les vitres qui ont été cassées.

La Comtesse.—Vous pouvez être tranquille, car le train ne part pas avant trois heures. Ainsi vous disiez qu'en Afrique... Et, avez-vous été blessé en campagne?

L'Inconnu.—Oui, madame, deux fois, et très gravement, pendant que nous tâchions d'établir une parallèle.

La Comtesse.—Donc vous avez tâché d'établir une parallèle? Savez-vous que j'ai toujours désiré savoir ce que c'est qu'une parallèle.

L'Inconnu.—Je vais satisfaire votre curiosité pendant qu'on est allé chercher le parapluie.

La Comtesse.—Mais asseyez-vous, je vous prie.

L'Inconnu.—Merci. La parallèle, madame, consiste en une ligne d'attaque et de défense tracée sur le terrain qu'occupent les assiégeants, dans le but de s'avancer par des tranchées ou des chemins couverts jusqu'à la place ou le point assiégé.

La Comtesse.—Je comprends parfaitement.

L'Inconnu.—Ces tranchées se construisent en trois lignes unies entre elles en forme de zigzags. La profondeur de chaque tranchée est d'un mètre, et sa longueur varie d'environ un à trois mètres. Il y a six manières de les construire: tranchée simple, volante, pleine, demi-pleine, double, et demi-double. Comprenez-vous?

La Comtesse.—Certainement, je comprends. C'est très

intéressant tout cela. Vous disiez qu'il y a cinquante-six manières de construire les tranchées...

L'inconnu.—Cinquante-six ! Sainte Vierge Marie ! six, madame, six.

La Comtesse.— C'est vrai, excusez-moi, je me suis trompée. Comme nous ne sommes pas obligées de connaître ces travaux de tranchées..

L'Inconnu.—Oh ! naturellement, puisque c'est nous qui les construisons. Nous allons maintenant vous expliquer clairement ce que c'est qu'une tranchée simple.

La Comtesse.—Voyons.

L'Inconnu.—On appelle tranchée simple.. (Le domestique entre.)

SCÈNE X.

Anselme. (A sa maîtresse.) — Madame, j'ai mis toute la maison sens dessus dessous, et je ne n'ai pu trouver que ceci. (Il sort de l'étui la carcasse d'un vieux et grand parapluie et l'ouvre.)

La Comtesse.—Vous voyez, monsieur, qu'il ne manque que l'étoffe. Nous croyions qu'il ferait beau temps et nous n'avons pas pensé à porter de parapluies de Madrid.

Ans.—Et, d'ailleurs, ce sera inutile d'ici à quelques minutes. La pluie a cessé, et on dirait que le soleil va paraître.

La Comtesse. (Courant à la fenêtre.)—Est-ce possible ? Le soleil va paraître. Quel bonheur ! Il fera beau temps et les amis viendront que j'attends avec tant d'anxiété. Anselme, monte à la terrasse et toutes les cinq minutes descends me dire quelle est l'apparence du ciel.

Ans.—(Ainsi, nous montons pour remplir les fonctions du baromètre qui a été mis en pièces ce matin.) (Il sort.)

SCÈNE XI.

L'Inconnu.—Comme nous le disions, la tranchée simple..

La Comtesse.—Monsieur, permettez-moi de vous dire que c'est une imprudence de ma part de vous retenir plus longtemps, et que j'abuse de votre amabilité.

L'Inconnu.—Au contraire, madame.

La Comtesse.—Je sais ce que c'est qu'un voyage. Le temps manque pour tout, les moments sont précieux.

L'Inconnu.—Mais ne m'avez-vous pas dit, il y a un moment, que j'avais trois heures devant moi ! Maintenant c'est moi qui sollicite la faveur de ne pas abandonner cette maison si vite.

La Comtesse.—Puisque c'est ainsi, monsieur.. (de mauvaise humeur.)

L'Inconnu.—Je reviens à mon récit. La tranchée simple..

La Comtesse.—Mon Dieu ! mon Dieu !

L'Inconnu.—Etes-vous malade ?

La Comtesse.—Non, ce n'est rien.

L'Inconnu.—Dans la tranchée simple on n'émploie que les gabions et les fascines, qui consistent..

Scène XII.

Ans.—Madame la Comtesse ! Madame la Comtesse !

La Comtesse.—Qu'y a-t-il ?

Ans.—Le soleil qui était apparu il y a un instant s'est retiré brusquement. Le ciel est couvert de gros nuages noirs qui font peur.. et, écoutez, madame, la pluie tombe à torrents.

La Comtesse.—Horrible contrariété ! La marquise et sa famille ne pourront pas venir, et je vais continuer à vivre seule dans cet enfer.

Ans.—(Elle est furieuse. Je vais m'échapper, parce que, comme je suis maintenant le baromètre, il n'y aurait rien d'étrange si elle agissait envers moi comme envers mon prédécesseur.)

SCÈNE XIII.

La Comtesse. (A l'Inconnu, avec douceur,)—Quand cela vous plaira, mon cher monsieur, vous pourrez continuer cette charmante description des travaux de tranchées.

L'Inconnu.—Tout de suite, madame. Quand vous le voudrez nous passerons à la tranchée volante,

La Comtesse.—J'écoute. (Il est bon garçon.)

L'Inconnu.—La tranchée volante se construit presque toujours la nuit, et l'on fait sortir des retranchements un détachement de travailleurs ; chacun porte une pelle, une pioche et un fusil.

La Comtesse.—Une pelle, une pioche et un fu..

SCÈNE XIV.

Ans.—Victoire! Victoire! Le soleil a triomphé de la pluie, et le ciel, presque éclairci, présente un aspect magnifique,

La Comtesse.—Oh ! quel bonheur. Va tout préparer Anselme, pour recevoir mes amis, qui viendront aujourd'hui sans faute par le premier train. (A l'Inconnu.) Monsieur, vous retenir un moment de plus à cette maison de campagne serait un abus, une inconvenance. Et avant de partir recevez un million de remerciements pour la patience et l'amabilité avec lesquelles vous m'avez tenu compagnie pendant une heure. Soyez persuadé que je n'oublierai jamais la manière dont vous vous êtes conduit.

L'Inconnu.—Adieu, madame la Comtesse, et merci pour l'hospitalité que j'ai reçue dans votre maison.

La Comtesse.—Et je vous prie, monsieur, d'oublier la manière extraordinaire et violente que j'ai prise pour vous faire entrer dans ma maison.

L'Inconnu.—Heureuse violence, madame, qui m'a permis de faire votre connaissance.

La Comtesse.—Je n'oublierai pas non plus que vous m'avez fait passer une des heures les plus délicieuses dont j'aie joui depuis trois mois.

L'Inconnu.—Cette heure passée près de vous fera paraître bien longues celles qui doivent s'écouler avant le départ du train. Adieu, madame.

La Comtesse.—Voulez-vous suivre mon conseil ? Vous pouvez employer ce temps à visiter les environs, qui sont charmants. Il n'y a aucun danger maintenant de tomber entre les mains des bandits et d'être égorgé par le fameux Vargas.

L'Inconnu.—Vargas ?

La Comtesse.—Oui, un bandit qui a été la terreur de ce pays, et qui m'a fait passer des nuits terribles. Seulement de le nommer je me mets à trembler comme une feuille.

L'Inconnu. (Je vais me venger de toi.)—En effet, je me rappelle qu'on a arrêté hier ce célèbre bandit et que je l'ai vu du chemin de fer.

La Comtesse.—Grâce à Dieu nous voilà délivrés de cet homme.

L'Inconnu.—Pas tellement délivrés que vous le croyez.

La Comtesse. Comment ! Qu'est-ce qui est donc arrivé ?

L'Inconnu.—Homme d'une adresse et d'une force incroyables, il a réussi à rompre les fers qui l'attachaient, il a blessé quatre hommes qui le gardaient, et il s'est mis à courir par les champs sans qu'il fût possible de l'attraper.

La Comtesse.—C'est horrible. Ses vols et ses crimes vont recommencer, ainsi que mes nuits d'insomnie et d'angoisse. On dit que cet homme est un monstre de laideur.

L'Inconnu.—On exagère beaucoup, madame.

La Comtesse. Vous le connaissez. Je me rappelle à présent que vous venez de dire que ce matin..

L'Inconnu —Il n'est pas aussi laid qu'on le dit. Figurez-vous la couleur de mes cheveux.

La Comtesse.—Est-ce possible ?

L'Inconnu.—Le front pareil au mien.

La Comtesse.—En verité !

L'Inconnu.—Le nez, la bouche, et la barbe d'une ressemblance parfaite.

La Comtesse.—Mais ceci est extraordinaire ! Et la taille ? (Inquiète.)

L'Inconnu.—Comme la mienne, ni plus haute ni plus basse.

La Comtesse.—Et quel âge représente-t-il.

L'Inconnu.—Le même que moi.

La Comtesse. Mon Dieu ! Je commence à avoir des soupçons. (Le jeune homme ferme toutes les portes et met les clefs dans sa poche.) Que faites-vous, monsieur ?

L'Inconnu.—Madame, le fameux bandit qui vous effraye tellement, c'est moi.

La Comtesse.—Au secours !

L'Inconnu.—Ne poussez pas un cri si vous voulez conserver votre vie.

La Comtesse.—Je suis perdue.

L'Inconnu.—Vous même m'avez fait entrer dans votre maison et de force.

La Comtesse.—Que désirez-vous ? De l'argent ? Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez.

L'Inconnu.—Pour qui me prenez-vous ? Au commencement pour un vitrier et maintenant pour un changeur.

La Comtesse.—Qui le croirait ? Un homme qui me paraissait avoir des manières si distinguées.

L'Inconnu.—C'est que je ne suis pas un bandit par instinct mais par un transport amoureux.

La Comtesse. (Un peu plus tranquille.)—Est-ce possible ?

L'Inconnu.—Oui, madame la Comtesse. Je n'ai fait que me venger. C'est l'amour uniquement qui m'a transformé en criminel.

La Comtesse. (Pour gagner du temps.)—Ce doit être une histoire romanesque et terrible en même temps.

L'Inconnu.—Oui, madame, romanesque et terrible.

La Comtesse.—J'ai peur d'être seule avec vous, et cependant je voudrais la connaître.

L'Inconnu.—J'adorais dans mon pays la fille d'un riche fermier. (La Comtesse s'assied près de la table et écrit sans être vue sur un morceau de papier, pendant que continue le récit.)

La Comtesse.—Elle était sans doute belle.

L'Inconnu.—Belle comme un ange du paradis. Je dirais qu'elle était la plus belle de toutes les femmes, si je n'avais pas eu le bonheur de vous connaître.

La Comtesse.—(Voilà ce qu'on appelle un bandit bien élevé. J'avais entendu dire qu'il y en avait de très polis, mais pas à la campagne.)

L'Inconnu.—Nous nous aimions passionnément. Mais, madame, cette enfant, que je croyais un modèle de vertu, me trompa le plus cruellement. (La Comtesse s'était approchée le plus près possible de la porte, et feignant de laisser tomber son mouchoir, elle passa sous la porte le papier sur lequel elle avait écrit.)

SCÈNE XV.

Ans. (Du dehors.)—Madame, madame, avez-vous appelé?

L'Inconnu. (A la comtesse.)—Vous pouvez dire ce que vous voulez. Vous savez que je suis armé.

La Comtesse. (Au domestique, d'une voix émue.)—Anselme, est-ce que le train est arrivé?

Ans.—Oui, madame.

La Comtesse.—Et la famille que j'attendais?

Ans.—Elle n'est pas venue. Le train est arrivé deux heures en retard à cause du mauvais état de la voie. L'ouragan s'est abattu avec furie sur la rivière et a transformé le pays en un lac.

L'Inconnu. (A part.)—Diable ! Je pars. D'ailleurs, je suis vengé, et la frayeur a été de première classe. (A la Comtesse.) Madame, permettez-moi de me retirer, et maintenant je suis sûr que vous ne me retiendrez plus près de vous. Mais, quel est ce bruit ? (On frappe de grands coups sur la porte.)

Ans. (Du dehors.)—Madame, courage, nous voilà pour vous délivrer de cet infâme bandit. Nous sommes six hommes et chacun porte son mousquet.

La Comtesse. (A l'Inconnu.)—Ce bruit signifie que mes domestiques vont vous mettre en pièces dans quelques instants, si vous osez faire un seul pas.

L'Inconnu. (A part.)—Eh bien, je me suis mis dans un fameux guêpier. Il n'y a pas d'autre remède que de confesser la vérité pour sortir de ce mauvais pas. (Haut, à la Comtesse.) Sachez, madame la Comtesse, que tout ceci a été une plaisanterie. Vous m'avez pris comme ressource contre la pluie et l'ennui ; je l'ai compris, et j'ai voulu vous faire peur en prétendant être ce bandit qui vous terrifie tellement.

La Comtesse.—Comment !

L'Inconnu.—Oui, j'appartiens à une des familles les plus nobles de l'Andalousie, et je suis neveu de la marquise de la Peña, qui devait partir aujourd'hui de Séville pour aller à la maison de campagne de la Comtesse de Alvaredo, avec qui elle a formé le projet de me marier.

La Comtesse.—Ainsi donc vous... (La porte cède à la fin, et Anselme entre avec cinq domestiques, tous armés de mousquets.)

Scène XVI.

Ans. (A l'Inconnu.)—Rends-toi, scélérat, tu vas maintenant rendre compte de tous tes crimes.

La Comtesse.—Eh, arrêtez ! Et toi, Anselme, respecte ce monsieur comme si c'était moi-même.

Ans.—Mais alors, que signifie ce papier que vous m'avez passé sous la porte ?

La Comtesse.—Silence ! Bientôt tu sauras tout.

L'Inconnu.—Ainsi vous avez écrit sans que je le sache ?

La Comtesse.—Je crois qu'à ma place vous auriez fait la même chose. La situation l'exigeait. Mais, depuis, j'ai essayé de corriger mon erreur.

L'Inconnu.—Oh ! oui, mille remérciements. Je me nomme Carlos Velasquez, et je vous offre ma main, et mon cœur qui saura toujours vous aimer.

Ans. (A part.)—Il me semble que ceci va se terminer en tragédie, c'est-à-dire en mariage.

La Comtesse.—Mais, et cette dame avec qui la marquise de la Peña voulait vous marier ?

Carlos.—Je renonce à elle pour toujours.

La Comtesse.—Alors, monsieur, je regrette de ne pouvoir vous accorder ma main, parce que vous venez vous-même de la refuser.

Carlos.—Moi, la refuser ! Je ne comprends pas.

La Comtesse.—Vous êtes chez la comtesse de Alvaredo.

Carlos. (Avec joie.)—Est-ce possible ! Ah ! je suis heureux et je vais obéir aveuglément aux ordres de ma tante.

Ans. (Oh ! ça marche à la vapeur. Il faut être bien avec cet homme-là.)—Monsieur, excusez-moi si tout à l'heure j'ai eu l'audace de mettre la main sur vous.

Carlos. Je te pardonne.

Scène Dernière.

Vict.—Est-il déjà pris ?

Ans.—Oui, pris, et pour toute sa vie, le malheureux.

La Comtesse. (Au public.)—J'ai tendu mes filets dans la pluie qui vient de passer, et j'ai pêché cet ingénieur que je vous offre. Cela ne m'importe plus que le baromètre marque le beau temps ou le mauvais temps. Hier, en me

voyant seule, je me mourais ici... et aujourd'hui peut-être que la société sera de trop. Oui, je suis franche, et ouvertement je sollicite vos applaudissements.

ALCÉE FORTIER.

CASILDA.

Conte Populaire, par Antonio de Trueba.

(*Matzke's Spanish Reader.*)

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

I.

Le More Almenon était roi de Tolède, et le roi de Castille, Ferdinand le Grand, entretenait avec lui des relations de cordiale amitié.

Ce roi more avait une fille belle et bonne, nommée Casilda.

Une esclave castillane raconta à la fille du roi more que les chrétiens aimaient leur Dieu, leur roi, leurs parents, leurs frères et leurs sœurs, et leurs épouses.

L'esclave raconta aussi à la fille du roi more que les chrétiens ne sont jamais orphelins de mère, parce que quand ils perdent celle qui les a conçus dans ses entrailles, il leur en reste une autre, nommée Marie, qui est une mère immortelle.

Plusieurs années passèrent et Casilda grandit, et sa beauté et sa vertu grandirent aussi. Sa mère mourut, et elle envia le sort des orphelins chrétiens.

De l'autre côté du jardin qui entourait le palais du roi se trouvaient de sombres prisons souterraines, où gémissaient, mourants de faim et chargés de chaînes, un grand nombre de prisonniers chrétiens.

Un jour il arriva que Casilda alla se promener dans le jardin de son père, et entendit gémir les pauvres captifs. La princesse more retourna au palais le cœur plein de tristesse.

II.

A la porte du palais Casilda rencontra son père, et se jetant à ses pieds, elle lui dit : — Père ! Seigneur père ! Dans les prisons de l'autre côté du mur du jardin gémissent une multitude de captifs. Enlevez-leur leurs chaînes, ouvrez les portes de leur prison, et laissez-les retourner au pays des chrétiens, où les pleurent leurs pères et leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, leurs épouses, leurs fiancées.

Le More bénit sa fille du fond de son cœur, parce qu'il était bon et qu'il aimait sa fille comme la prunelle de ses yeux.

Elle était la seule fille du pauvre More. Le pauvre More aimait Casilda parce qu'elle était sa fille, et parce qu'elle était aussi l'image vivante de la douce épouse dont il pleurait la perte depuis un an.

Mais le More, avant que d'être père, était musulman et roi, et il se crut obligé de châtier l'audace de sa fille. Parce que plaindre les captifs chrétiens et demander leur liberté était un crime que le Prophète ordonnait de châtier par la mort.

A cause de cela il dissimula la satisfaction de son âme et dit à Casilda d'un air irrité et d'une voix menaçante:

—Va-t'en, fausse créature, va-t'en! Ta langue sera coupée et ton corps jeté dans les flammes, peine que mérite quiconque plaide pour les chrétiens !

Et il partit pour appeler ses bourreaux et leur livrer sa fille.

Mais Casilda tomba de nouveau à ses pieds en lui demandant pardon au nom de sa mère.

Le pauvre More sentit ses yeux se remplir de larmes, il pressa sa fille sur son cœur, et lui pardonna, en disant :

— Garde-toi, ma fille, d'intercéder encore en faveur des chrétiens, ni même de les plaindre, car alors il n'y aura

pas de miséricorde pour toi ; le Saint Prophète a écrit : " Le croyant sera exterminé qui n'extermine pas les infidèles."

III.

Les oiseaux chantaient, le ciel était d'azur, le soleil d'or, les fleurs s'ouvraient, et la brise du matin portait au palais du roi more le parfum des jardins.

Casilda était très triste, et se mit à la fenêtre pour distraire sa mélancolie.

Les jardins lui parurent cependant si beaux, qu'elle ne put résister à leur enchantement, et elle descendit pour promener sa tristesse dans les bosquets odoriférants.

On raconte que l'ange de la compassion, sous la forme d'un papillon d'une grande beauté, vint à sa rencontre et enchanta son cœur et ses yeux.

Le papillon volait, volait de fleur en fleur, et Casilda le suivait sans réussir à le saisir.

Le papillon et la jeune fille rencontrèrent des murs épais, et le papillon y pénétra, laissant la jeune fille immobile et amoureuse.

A travers ces murs épais Casilda entendit les plus tristes lamentations, et se rappela alors que là gémissaient, mourants de faim et chargés de chaînes, les pauvres chrétiens, que pleuraient en Castille, pères, mères, frères, sœurs, épouses, fiancées.

Et la charité et la compassion fortifièrent son âme et illuminèrent son esprit.

Casilda retourna au palais, et prenant des vivres et de l'or revint aux prisons souterraines, suivant le papillon qui se présenta de nouveau devant elle.

L'or était pour corrompre les gardes, et les vivres pour nourrir les captifs.

Et elle cachait l'or et les vivres dans sa robe, quand en tournant une allée de rosiers elle rencontra son père,

qui était sorti aussi pour distraire sa mélancolie. — Que fais-tu ici de si bonne heure, lumière de mes yeux !

La princesse s'arrêta rougissante, comme les roses qu'agitait à ses côtés la brise du matin, et répondit enfin à son père :

—Je suis venue regarder ces fleurs, entendre gazouiller ces oiseaux, voir se refléter le soleil dans ces fontaines et respirer cet air embaumé.

— Que portes-tu enveloppé dans ta robe ?

Casilda fit appel du fond de son cœur à la Mère immortelle des chrétiens, et répondit alors à son père :

—Père et seigneur, je porte des roses que j'ai cueillies sur ces rosiers.

Et Almenon doutant de la sincérité de sa fille, tira sa robe, et une pluie de roses tomba sur le sol.

IV.

La jeune fille était pâle, pâle comme les lis des jardins du roi more, son père.

On raconte qu'à peine restait-il une goutte de sang dans les veines de Casilda, parce que, tous les jours, s'échappant à flots, le sang rougissait les perles blanches qui brillaient entre les lèvres de la princesse.

La jeune fille était pâle, et le roi more se mourait de chagrin en voyant mourir sa fille.

La science des médecins de Tolède ne réussit pas à rendre la santé à la princesse, et alors Almenon appela à sa cour les plus fameux médecins de Séville et de Cordoue.

Mais si la science des premiers avait été impuissante, celle des seconds le fut aussi.

— Je donnerai mon royaume et mes trésors à qui sauvera ma fille ! s'écria le pauvre More, voyant Casilda près d'exhaler le dernier soupir.

Mais personne ne réussit à gagner son royaume et ses trésors, car s'échappant à flots, le sang continuait à rougir

les perles blanches qui brillaient entre les lèvres de la princesse.

" Ma fille se meurt !—écrivit le roi de Tolède au roi de Castille. — Si dans vos domaines il y a quelqu'un qui puisse la sauver, qu'il vienne, qu'il vienne à ma cour et je lui donnerai... mes royaumes, mes trésors, je lui donnerai même ma fille."

V.

On annonça partout dans les royaumes de Castille et de Léon que le roi more de Tolède offrait à qui rendrait la santé à sa fille son royaume et ses trésors, et même la jeune fille dont on désirait si ardemment la guérison.

Et l'on raconte qu'un médecin venu de Judée se présenta au roi de Castille lui offrant de rendre la santé à la princesse more.

Et telle était la sagesse qui brillait dans les paroles de cet homme et telle était la confiance qu'inspirait la bonté qui resplendissait sur son visage, que le roi de Castille n'hésita pas à lui donner des lettres dans lesquelles il assurait à Almenon qu'il lui envoyait le sauveur de la princesse Casilda.

A peine le médecin venu de Judée eut-il touché le front de la jeune fille que le sang cessa de couler et que la couleur de la rose commença à paraître sur les joues pâles de la malade.

— Prends mon royaume ! — s'écria Almenon, fou de bonheur et pleurant de joie.

— Mon royaume n'est pas de ce monde, — répondit le médecin venu de Judée.

— Prends mon plus grand trésor ! — répliqua le roi de Tolède en montrant sa fille au médecin.

Et faisant un signe qu'il acceptait, le médecin étendit la main vers Casilda et dit :

— Là-bas il y a des eaux purificatrices qui doivent compléter la guérison de la vierge musulmane.

Et le lendemain la princesse Casilda était sur le sol des chrétiens toujours accompagnée du médecin venu de Judée.

VI.

Casilda et le médecin venu de Judée marchèrent, marchèrent, marchèrent sur la terre des chrétiens, et s'arrêtèrent au bord d'un lac aux eaux bleues.

Le médecin prit quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main et s'écria, en les versant sur le front de la princesse :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, je te baptise !

Et la princesse éprouva un bien-être ineffable, semblable à celui qu'éprouvent les bienheureux dans le Paradis, selon ce que lui avait raconté l'esclave chrétienne.

Et ses genoux se plièrent, et ses yeux se fixèrent sur la voûte azurée du ciel, et autour d'elle résonnèrent de doux hosannas qui la firent se retourner.

Le médecin venu de Judée n'était plus à côté d'elle, mais environné de lueurs resplendissantes il s'élevait jusqu'à la voûte azurée du ciel.

— Qui es-tu, seigneur, qui es-tu? — s'écria la princesse, étonnée et éblouie.

— Je suis ton époux, je suis celui qui donna la santé à la fille de Jaïre, qui souffrait du mal dont tu souffrais ; je suis celui qui a dit : " Quiconque laissera maison, ou frères, ou sœurs, ou père et mère, ou femme, ou enfants, ou pays pour mon nom, recevra cent pour un, et possédera la vie éternelle."

Sur le bord du lac bleu, qu'on appelle aujourd'hui Saint Vincent et qui est dans le pays de Briviesca, il y a un pauvre hermitage, où vécut solitaire la fille du roi more de Tolède, qu'on appelle aujourd'hui Sainte Casilda.

ALCÉE FORTIER.

NOTES ATHÉNIENNES.

Ahènes, 1894.

Ce fut une sensation rare, cette première entrée au Pirée, une nuit de novembre. J'ose à peine en décrire le charme subtil et imprévu. La mer sommeillait déserte, une clarté diffuse traînait sur les eaux. Nous suivions le rivage indécis derrière lequel se profilait, vers le nord, une masse sombre ayant à sa base une sorte de nébuleuse ; c'était le mont Hymette et les lumières d'Athènes.

L'*Ortégal* s'avançait très lentement, comme intimidé par le calme des choses : il doubla un promontoire et s'approcha de deux jetées d'aspect antique. Dans le port, le silence régnait : on s'était lassé de nous attendre. Une barque attardée rôda quelques instants autour du navire et il se fit un peu de bruit à bord ; des mots furent échangés dans une langue rapide et sonore, mais très douce,....les mêmes mots peut-être qui, deux mille ans passés, saluaient ici les navigateurs. L'ancre tomba près de deux avisos cuirassés qui en l'honneur de l'empereur Alexandre portaient le grand deuil de la marine,.... puis tout retomba dans l'immobilité. Sur les quais endormis, la brise agitait par instants la flamme des réverbères et celle-ci avivée soudainement, éclairait sur une muraille blanche, une grande inscription en lettres grecques. On pouvait se croire dans l'enceinte morte du vieux Pirée et le regard cherchait, avide, ces *longs murs* qui reliaient jadis la ville maritime à la capitale....Mon Dieu ! cette veillée, d'autres l'ont accomplie sans doute. L'*Ortégal* n'est pas le premier navire qu'un retard imprévu a fait entrer de nuit au Pirée. Mais je crois que, pour en comprendre la douce poésie, il faut être de ceux qui regardent la Grèce antique comme le "précepteur du monde,"....et c'est là un point de vue bien démodé par

ces temps de leçons de choses et de mathématiques omnipotentes.

Le lendemain, sur la route poussiéreuse qui monte vers Athènes, l'impression fut tout autre : il me sembla que je débarquais dans un pays neuf; des souvenirs d'Amérique traversèrent mon esprit. C'est bien ainsi qu'on installe dans les campagnes yankees : ce bois mal équarri, ces barrières mal peintes, ces chemins improvisés, cette sorte de hâte insouciante dans l'arrangement des choses, tout cela caractérise les peuples jeunes, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Et c'est merveille de songer au royal passé que celui-ci traîne après lui.

Le Pirée, d'ailleurs, dans nos imaginations occidentales, n'évoque que des pans de murailles très vieilles s'effritant dans l'eau dormante, et voici toute une ville avec des constructions qui s'achèvent et des rues pleine d'animation. Un chemin de fer et un tramway à vapeur en sortent en même temps courant vers Athènes. Puis c'est Phalère avec ses villas d'été et les gros cuirassés de l'escadre anglaise se carrant dans la baie.

L'homme du Nord se plaint volontiers de la méfiance que lui témoignent les Hellènes, même quand il vient vers eux avec des paroles de miel et des présents dans les mains. Ah ! comme je leur pardonne. Leur génie incompris, leurs ambitions ridiculisées, leurs efforts paralysés, leur existence nationale elle-même contestée, voilà le prix que l'Occident leur a fait payer un maussade appui donné à des revendications légitimes entre toutes. About, le triste About, a livré d'eux un portrait odieusement travesti et un savant allemand, Fallmerayer, a tenté de prouver que pas une goutte de vrai sang grec ne coulait dans leurs veines.

Est-ce donc un mirage, cette ressemblance avec les ancêtres qu'on note à tout moment ? L'imagination peut-elle jamais modifier les lois de l'hérédité, et depuis

quand les parvenus qui s'achètent des titres de noblesse revêtent-ils les vertus et les défauts de ceux qui les portaient jadis, au temps des croisades ? Allez par les rues et les carrefours ; regardez et écoutez, et dites moi si ce n'est pas la vieille Athènes qui revient après vingt siècles : démocratique comme au temps où elle secouait la tyrannie des Pisistratides, mobile comme au jour où elle condamnait Miltiade après l'avoir exalté, toujours divisée par la politique et les rivalités, toujours unie par l'art, la religion et le patriotisme ? Oui, c'est bien la même Athènes qui s'éprit d'Alcibiade pour ses élégantes excentricités et se dégoûta d'Aristide parce que sa vertu l'ennuya ; qui envoyait ses fils s'enrichir au loin par le commerce, fonder des colonies sur les rives de la Méditerranée et du Pont-Euxin, et les conviait ensuite à la revêtir de marbre et d'or, tour à tour coquette et farouche, héroïque et joyeuse, femme et déesse !

A l'heure où, dans les clartés roses, derrière l'île d'Egine, le soleil descend du ciel, la rue du Stade s'anime. Sous les portiques de l'Université dont la grande fresque à fond d'or doucement s'efface, les étudiants, groupés, bavardent ; on bavarde aussi aux alentours du Parlement, dont la séance vient de s'ouvrir, et aux tables des cafés, et dans les salons du Parnasse ; mais à cette heure-là, je préfère les rues populaires, étroites et pittoresques, les étalages de fruits jaunes en plein vent et les discussions politiques, très ardentes, qui se tiennent dans les boutiques sans souci du client, lequel parfois s'y mêle et oublie d'acheter....

Ce matin il fait clair dans le Parthénon. Le soleil se mire sur le dallage de marbre blanc ; entre les colonnes apparaît la ligne très pure de l'Hymette se détachant sur un ciel d'une transparence exquise. Je voudrais là, autour de moi, tous nos petits potaches qui, laborieusement,

expliquent dans un mot à mot lamentable les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, et il me vient la pensée que ce travail auquel ils se livrent n'est pas sans analogie avec les actes de vandalisme inconscient que les Vénitiens, les Turcs et les Anglais ont accomplis dans cette Acropole qui étale devant moi sa misère royale.

L'*Iliade* est, comme le Parthénon, quelque chose qui ne se débite pas en tranches, qui ne s'isole pas, qui ne *s'explique* pas. Il faut, pour en comprendre le sens profond et en apercevoir les perspectives incomparables, il faut que le monument nous soit montré tout à coup, à un détour de la route, se profilant sur l'horizon pour lequel il a été fait. Alors la procession des Panathénées se déroule librement dans notre imagination avec tout l'arrière-plan de civilisation que supposait sa pompe resplendissante ; alors Achille et Agamemnon prennent corps dans notre esprit ; nous les voyons, hommes comme nous, ayant nos ardeurs et nos révoltes, seulement un peu plus simples, un peu plus francs, parce qu'ils étaient plus près des origines insondables et que le sol qu'ils foulaient avaient trois mille ans de moins.

L'antiquité reste toujours légendaire ; nous avons peine à y croire. Il n'est pas donné à tous de venir ici prendre contact avec elle et entrevoir sa réalité sublime. Mais nous devons, autant qu'il est en nous, réagir contre cette tendance mauvaise à transformer le recul des âges en un décor de théâtre où les lointains sont simulés pour mieux accentuer le relief des premiers plans.

Si je vivais au temps de Périclès, je crois que j'aimerais l'Acropole ainsi, par un beau matin d'automne, hors de la pompe des grandes processions, dans le calme et la demi-solitude. Au lieu de ces trois Anglais qui, là-bas, se choisissent des presse-papiers parmi les débris de marbre, j'aurais sous les yeux la pure silhouette des jeunes

Athéniennes faisant le service de Pallas. Quelque sacrifice isolé enverrait vers l'azur une fumée discrète, et sur la façade du temple, entre les métopes enluminées, les boucliers des Perses, glorieux trophée, scintilleraient au soleil....

Il y a un des angles de l'Acropole d'où le regard et la pensée réalisent d'un coup d'œil la résurrection de la Grèce. La haute muraille, en cet endroit, domine le vide. Le Lycabète dresse tout en face son profil roux et, sur la gauche, par delà les monts déboisés, on aperçoit la sombre verdure des bois de Tatoï. Au pied du rocher, Athènes est groupée, vivante, gracieuse et jeune ; il s'en dégage une impression de blancheur aveuglante, et bien rares sont les ruines du passé éparses dans le tableau. Sur la route de Kephissia, derrière le jardin Royal, il y a les casernes et les champs de manœuvre ; l'appel des clairons y retentit gaiement. Au pied du Lycabète, les écoles étrangères sont assises ; au sommet du palais parlementaire, le drapeau blanc et bleu flotte au vent de la liberté, et dans la plaine, des maisons se construisent avec le marbre de l'inépuisable Pentélique, des maisons qui ont la forme carrée et les classiques péristyles du vieux temps.

Cela, ce n'est pas l'œuvre de Phidias ni de Périclès ; c'est l'œuvre d'Ypsilanti, l'organisateur de l'Hetaira ; c'est l'œuvre de Capo d'Istria, le président patriote, de Colocotronis, le vieux grognard héroïque, de Coumoundouros, l'homme d'Etat austère et sage. Et cette œuvre déconcerte les historiens qui l'étudient. Jamais entreprise d'une pareille audace, conduite avec de plus faibles moyens et dans des circonstances plus défavorables, n'a réussi pareillement !....

PIERRE DE COUBERTIN.

(*Souvenirs d'Amérique et de Grèce.*)